

—Mais vous, madame, peut-être votre témoignage suffirait-il?

—Je ne saurais dire comment était fait le mendiant en question. J'étais occupée après les enfants et tournais le dos à la rue quand il s'est présenté derrière la grille. Je ne l'ai point vu.

—Diantre! diantre!

—Vous tombez on ne peut plus mal aujourd'hui. Trois fois la semaine, Monsieur Delorme, après dîner, est forcé de retourner à son bureau jusqu'à minuit.

Le brigadier tenait mordicus à son idée Il réfléchit une ou deux minutes.

—En! parbleu!! fit-il, tout s'arrange à merveille. Qui m'empêche d'aller prendre monsieur votre mari, de l'amener jusqu'au poste et de faire comparaître l'individu sous ses yeux? Une fois la confrontation terminée, nous rendons monsieur Delorme à ses chers travaux. A l'aide d'une bonne voiture, c'est un dérangement d'une demi-heure à peine

—Assurément.

—Seulement, en ce cas, votre concours m'est indispensable.

—Pensez donc: un policier de ma sorte tombant, à une heure indue, dans le magasin Falempin! A quels commentaires désobligeants ne se livrerait-on pas? Tandis que vous, rien de plus simple. Vous avez besoin de votre mari. Vous le faites demander. C'est naturel. Moi, pendant que vous monterez à son bureau, je vous attendrai en bas dans la voiture.

—Oui, sans doute, la chose est praticable, mais...

—Qui vous arrête?

—Mon mari n'aime guère qu'on le dérange et je craindrais... Jamais, depuis notre mariage, je ne me suis permis d'aller à son magasin, excepté une seule fois: le jour hélas! où l'on n'est venu m'avertir que ma pauvre mère...

Un sanglot interrompit la phrase.

Bast! bast! Je crois connaître monsieur Delorme, intervint le policier. Je sais combien il est plus désireux que quiconque de voir terminée cette triste affaire qui menace de s'éterniser. Loin de vous savoir mauvais gré de votre démarche, chère madame, il

vous en remerciera au contraire.

Madame Delorme, à demi vaincue, jeta un coup d'œil hésitant vers les lits jumeaux où reposaient les enfants.

Le policier comprit ce scrupule maternel:

—Votre mignon et votre mignonne dorment comme deux petits anges, dit-il. Aucun danger, à les laisser seuls une demi-heure. Râtons-nous. Venez.

Elle campa vivement un chapeau sur sa tête; s'enveloppa d'une mantille, ferma par surcroît de précaution la porte de la chambre et transporta, de crainte du feu, la lampe du salon dans la salle à manger.

Un fiacre passait à vide. Merle le hêla.

Au bout d'une centaine de tours de roues, on s'arrêta devant les magasins Falempin.

Les remises à marchandises, les salles de vente et les bureaux occupaient la maison entière. Comme dans la plupart des magasins de gros du quartier, on abaissait, tous les soirs, à six heures, la devanture de fer, on éteignait le gaz et l'on évacuait les locaux.

Madame Delorme examina avec embarras cette haute façade qui se profilait toute noire dans la nuit. Elle n'entrevoyait aucune lumière; elle ne remarquait aucune ouverture par où entrer.

Fort heureusement le concierge de l'immeuble se tenait sur le seuil de sa loge, au bord du trottoir, prenant le frais.

Elle s'enhardit et alla à lui:

—Je suis madame Delorme, la femme du caissier de Messieurs Falempin, dit-elle à l'homme du cordon. J'ai besoin de voir sur le champ mon mari pour affaire urgente. Pouvez-vous me faire parvenir jusqu'à lui?

Le concierge la toisa avec défiance:

—Si vous êtes madame Delorme riposta-il, vous devez savoir que tout le monde s'en va d'ici à six heures, le caissier comme les autres.

Elle resta un moment interdite; puis, croyant s'être mal expliquée, revint à la charge.

—Les autres s'en vont, soit. Mais mon mari revient après dîner, pour son travail. Il doit être ici.

Le portier prit son air narquois et haussa les épaules: